

CHRONIQUES DE NOTRE COMPOSANTE

Marie-Odile BERNEZ

Des Américains à Dijon dans les années 30

Quatre Américains plus ou moins célèbres ont laissé des écrits sur leur venue à Dijon. **Henry Miller** est le plus connu. Il se plaint d'un Dijon hivernal et noyé dans le brouillard, car en fait il n'y réside que du 31 janvier au 21 février 1932. C'est dans ses lettres à Anaïs Nin que l'on peut constater sa souffrance ainsi que dans le passage très peu amène, mais sans doute fictionnalisé, de *Tropique du Cancer*¹. Miller est répétiteur au lycée Carnot, et va vivre ses obligations comme un bague. Il fraternise uniquement avec M. Renaud, un jeune professeur d'allemand, et trouve la ville en règle générale figée dans un passé médiéval lugubre. Il est frustré par l'absence de machine à écrire, qu'il réclame de façon répétée à Anaïs Nin. Il quitte Dijon soulagé pour retrouver la vie et l'écriture à Paris². Ce court séjour ne nous en apprend guère sur l'université.

Qu'en est-il des trois autres, dont l'expérience fut plus positive ? **Alfred Young Fisher** (1902-1970) arrive à Dijon en 1929, avec sa jeune épouse **Mary Frances Kennedy Fisher** (1908-1992). Tous deux sont d'anciens étudiants d'Occidental College, en Californie. Ils passent à Dijon trois années, de 1929 à 1932. **Mary Frances Kennedy Fisher** devint une autrice gastronomique réputée aux Etats-Unis, vocation qu'elle dut en partie à son passage à Dijon, où avec son mari elle goûta la cuisine locale dans les restaurants de la capitale bourguignonne, mais aussi chez ses logeurs rue du Petit-Potet puis Rue Monge. Elle traduisit *La Physiologie du goût* de Brillat-Savarin en 1949 et écrivit une vingtaine d'ouvrages de gastronomie. Ses mémoires *Long Ago in France : The Years in Dijon* publié en 1991, relatent plutôt la découverte de la ville de province que l'université³. La dernière année de leur séjour, Mary Frances fait venir sa sœur Norah qu'elle place dans une institution catholique, le couvent Notre-Dame des Anges. A partir de 1930, le couple Fisher est rejoint par un autre élève d'Occidental College, Lawrence Clark Powell (1906-2001), qui laisse un témoignage de son séjour à Dijon dans son autobiographie, *Fortune and Friendship* (1968) et dans des enregistrements réalisés en 1973 puis transcrits (*Looking back at 60*).

¹ Publié en 34 en France et seulement en 61 aux Etats-Unis.

² Henry Miller à Dijon, *L'écrivain en souffrance*, Kayla O'Meara, University of New Hampshire, 2012.

³ Elle suivit des cours aux Beaux-Arts de Dijon, ce qui nous donne quelques aperçus des enseignements dans cette institution (Ovide Yencesse [1869-1947] en est alors le directeur, médailliste renommé au tournant du siècle, il semble moins prolifique à l'époque).

Lawrence Clark Powell et Mary Frances Kennedy Fisher à Dijon en 1932



C'est grâce à Georges Connes que ces deux étudiants viennent à Dijon. C'est lui qui autorise Fisher et Clark Powell à écrire leurs doctorats en anglais. Intitulé *An introduction to Shakesperean Comedy Part One*, la thèse **d'Alfred Fisher** est imprimée à Dijon en 1931 et soutenue la même année. Dans ses entretiens enregistrés, Clark Powell se souvient de la soutenance de Fisher avec Emile Légouis comme président du jury, celui-ci étant le beau-père de Georges Connes...

Clark Powell (1906-2001), qui fut bibliothécaire à UCLA pendant de nombreuses années nous a laissé des impressions plus précises de son séjour et de son amitié avec Georges Connes. Il découvrit le poète Robinson Jeffers (1887-1962) à la fin de ses études, passa sa licence en 1929, puis, ayant rejoint ses amis, les Fisher, à Dijon, il propose à Georges Connes de travailler sur ce jeune poète et ses liens entre ses poèmes et le paysage de la Californie. Il est intéressant de constater que Georges Connes accueille sans aucun problème l'idée d'un doctorat sur un poète vivant et encore jeune.⁴

Le Progrès de la Côte d'Or ne manque pas de se féliciter de sa soutenance en termes grandiloquents :

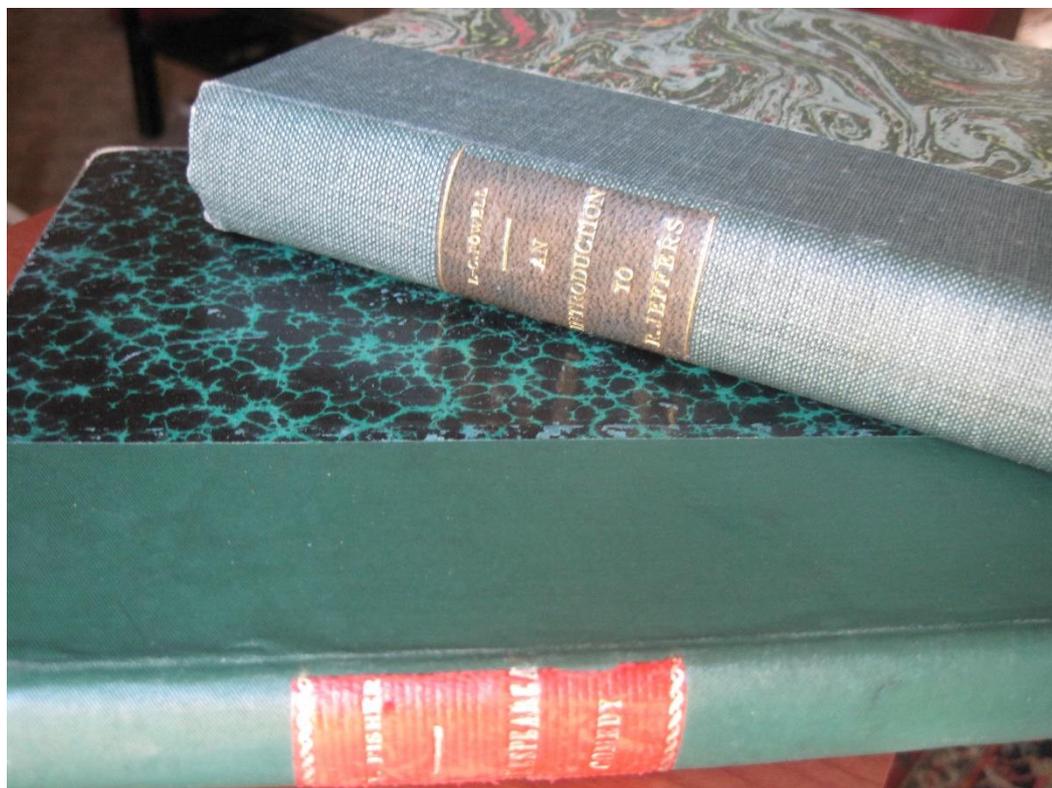
Le samedi 29 octobre 1932, à 14h 30, a eu lieu, à la Faculté des Lettres, une soutenance de thèse particulièrement intéressante pour le doctorat de l'Université de Dijon ; le candidat était M. L.-C. Powell, étudiant depuis plusieurs années à la Faculté, et le sujet de son livre, le poète américain Robinson Jeffers, un des plus grands de la génération actuelle, dont la gloire récente grandit de jour en jour ; le jury était composé de MM. le doyen Trahard, Charles Cestre, professeur à la Sorbonne, titulaire de la chaire de littérature et civilisation américaines, Lambert et Connes. Les membres de la Faculté dijonnaise ont naturellement laissé le soin de l'argumentation principale à M. Cestre, l'un des quelques Français les plus versés dans les choses d'Amérique, spécialement appelé pour la circonstance, et particulièrement heureux de se retrouver à Dijon, où il a enseigné au lycée Carnot de 1898 à

⁴ *So you want to write on Robinson Jeffers?" he said to me. "Very well. Compose an essay giving reasons why you think him important". He turned away and I did not see him again for two months, at which time I returned with a fifty-page étude on Jeffers' poetry. A week later, Connes returned it to me with a single sentence written in blue pencil across the first page. "From your account of him, R J is well worth writing a book about and you very well capable of writing it. G. C", Fortune and Friendship, p. 32.*

1906. Il y a sans doute quelque chose de paradoxal à ce que, de 10.000 kilomètres et plus, un jeune Californien vienne du plus beau pays du monde écrire et soutenir à Dijon une thèse sur un poète californien ; notre libéralisme, sinon notre rayonnement, explique sans doute ce paradoxe. M. Cestre s'est plu à louer, en la thèse de M. Powell, le livre le plus complet et le plus exact qui ait été écrit à l'heure actuelle sur un très grand poète, que tous deux tiennent pour le plus grand que l'Amérique ait produit depuis Walt Whitman et Edgar Poe, peut-être même pour plus grand que ceux-ci ; livre, de plus, écrit par un artiste sur un artiste. Le jury, à l'unanimité, a déclaré M. Powell digne du grade de docteur de l'Université de Dijon avec la mention « Très honorable ».

Les thèses de nos deux Américains sont imprimées en 80 exemplaires à Dijon, par l'atelier Bernigaud-Privat, anciennement celui de Darantière, qui avait imprimé *Ulysses* de Joyce⁵.

Les doctorats de Fisher et Clark Powell.



⁵ This was a working French provincial print shop. And I liked to think that it was out of this shop that *Ulysses* came and Hemingway's first book, and I was a little follow-up. They didn't speak English. The monotype operator (it was set in monotype) knew no English, and sometimes the proofs were a bit sticky. But I typed it myself; it was pretty good copy. I loved going there to the print shop – the clanking of the linotype, and the monotype – picking up the galleys, going and sitting on my ass at a café and reading proof, drinking a vin blanc-cassis, the Dijon cocktail of white wine and cassis. Clark Powell, *Looking back at 60*.